

2013
LES

Années

Le journal de cette année (24 n°/an) – n°34 – 31.05.2013

FÂCHÉ

Les Manouches, fâchés avec la lecture et l'écriture? C'est bien une vision de Gadjo, de paysan borné à son espace fini, clôturé et limité! Pour clore, délimiter, affirmer la frontière: il faut écrire, n'est-ce pas? Il faut des notaires et des registres. Le monde des Manouches est ouvert, non clos, dépourvu de limites symboliques: à quoi bon le signe écrit destiné à ne rien borner?

Les Manouches ignorent bien souvent les noms officiels des rues et des places: ils y substituent l'expérience qu'ils en ont, la mémoire de leur corps en mouvement, l'écho de l'histoire dite par un autre. Les signes et les traces se substituent à l'écrit. Le besoin n'est pas de savoir mais de pouvoir traverser. Lire et écrire est une activité intime, solitaire. L'activité de soi-même, fermée sur soi-même. Durant toute leur enfance, les Manouches dorment à plusieurs dans le même lit. Pourquoi lire puisqu'ils parlent et échangent? Ils deviennent adultes sans avoir été seuls: à quoi bon écrire puisque tout est aisément transmissible?

Chez les Manouches il n'y a pas d'Histoire. Seulement la Mémoire! Les morts sont présents. Présents de manière réelle, charnelle, pour les individus comme pour le groupe. C'est de la mémoire vivante qu'il s'agit, pas de l'Histoire! L'Histoire du Gadjo a besoin d'écrit. Pas la Mémoire du Manouche, qui tout au contraire est portée par la chair de la voix!

D'ailleurs, cette distance ne s'applique pas qu'à l'écrit, mais à toutes formes de représentations. Une peinture Manouche? Des calligrammes manouches? Des signes gravés manouches?

Fâchés avec l'écrit, les Manouches? Certainement pas. On n'est pas fâché avec ce qui n'a pas d'utilité ni d'intérêt profond! La vie chez eux se dit avec le corps, avec la mémoire et avec la voix.

Michel Lalet

Leitura furiosa et les gens du voyage

LES MOTS ET LE VENT

Entretien avec Jean-Pierre Cannet

Jean-Pierre Cannet, vos romans, pièces de théâtre, nouvelles, font émerger des personnages à la marge, ou venus de la marge que vous nommez Gitans, Tziganes ou Roms; qui sans doute pourraient revêtir d'autres identités...



J.-P. Cannet: J'ai eu l'occasion de les croiser parfois, quand ils m'ont accueilli et que j'allais vers eux. Simple, rendez-vous était pris ou il ne l'était pas. J'ai eu la chance en Indre-et-Loire d'être invité à monter dans une roulotte tirée par des chevaux. Une autre fois, en Seine-Saint-Denis, c'étaient des gens du voyage sédentarisés dont la caravane était dans un garage préfabriqué. Une autre fois c'était alors que j'intervenais dans une prison de la région parisienne.

Au-delà de ces rencontres marquantes, c'est le scandale humain et social qui m'intéresse. Le périphérique parisien et son quart-monde, des zones de misère qui se multiplient à travers l'Europe – je pense, plus proche de chez moi, à cette décharge à ciel ouvert située à l'entrée d'Auxerre. On ne peut pas être contre le fait d'évacuer ces camps, encore faut-il proposer une alternative. Quand on ne la propose pas c'est pire que tout: d'une cabane improvisée on risque de passer au carton. On jette les gens à la rue. Cette politique indigne a été normalisée par Sarkozy et ses ministres de l'Intérieur. C'est le contraire de ce que l'on est en droit d'attendre de la République, elle qui est censée protéger les plus fragiles d'entre nous et non les rejeter.

J'ai la conviction, elle est très fortement ancrée chez moi: celle qu'aucune vie n'est supérieure à une autre, qu'il n'y a donc pas de vie inférieure, de sous-hommes, que la hiérarchisation est insup-

portable et qu'elle mène au pire. Ce qui, malheureusement, s'est vérifié dans l'histoire.

Les gens du voyage ont beaucoup à nous apprendre. Quand je parle de gens du voyage, je sais bien que sous une étiquette commune sont réunis des personnes, des groupes, fort dissemblables. Pour certains, le rapport à la loi est différent du nôtre: leur logique est avant tout familiale, elle peut s'opposer à nos règles sociales et donc à notre logique judiciaire. Ramasser, voler parfois, peut relever de cette logique qui conduit à rapporter à la communauté. Parce que ramener «à maman» de l'argent ou de quoi manger, c'est normal, c'est bien... Justement, parce que c'est pour maman!

Je suis touché par ce rapport à la famille, de la petite enfance à la vieillesse. Les gens du voyage meurent (ou mouraient) dans leur caravane, entourés par les leurs. Alors que nous, nous mou-

rons seuls et dans des lieux aseptisés.

Aucune vie n'est supérieure à une autre.

Je suis frappé par l'urgence, la survie, une grande mélancolie qui se traduit parfois dans une poésie singulière, des musiques

à la fois tristes et flamboyantes. Tout cela m'apparaît, comment dire, comme un vecteur naturel, proche de ma manière de mettre en place des fictions: les mots et le vent. Les fringues qui ne séchent pas, suspendues à un fil, claquent comme un vocabulaire. La façon dont l'espoir ou le drame surviennent, un peu comme on ravive ou éteint les braises. La vulnérabilité de tous les instants et une survivance éclairée, fil conducteur de mes histoires et source d'imaginaire.

Voilà six ou sept ans que j'ai lu votre roman «Simploque le Gitan» (éditions Julliard). Pourtant, plus que Simploque c'est le personnage de Gina qui domine dans mon souvenir.

«Je grandis avec autour de moi le bruit du monde, cette vaste décharge» dit Simploque, l'orphelin.

J.-P. Cannet: J'habite à Vézelay, un haut lieu qui n'est pas que chrétien, en proximité avec l'écrivain Georges Bataille qui y a écrit et y est

enterré. En écriture, peut-être y a-t-il nécessité de faire un travail identique à ceux des alchimistes... Comme dans l'œuvre de Bataille, il faut fouiller la merde pour trouver des étoiles. Le personnage de Gina, la gitane prostituée, c'est la pépète qui sauve. (Je vous signale qu'on retrouve ces personnages dans un autre livre, une adaptation ou plutôt une réécriture pour le théâtre: «La chair et le ciel c'est pareil» (éditions Le bruit des autres). Le point commun entre ces personnages c'est leur grande vulnérabilité. Ils sont soumis à toutes les turbulences, ils affrontent les drames, ils s'en sortent – quand ils s'en sortent c'est de justesse. C'est formidable à mettre en place sur le plan fictionnel. Simploque est à la fois gamin et gitan. Gina, c'est un soleil, un mythe vivant, esquinée à la fin du roman. En déchéance, ce qui la rend encore plus belle. Le fait qu'elle fasse partie des gens du voyage la met en permanence sur la corde raide. Là, on peut tomber, mais aussi être intensément amoureux et fou de vivre. Gina, elle est plus mortelle qu'une autre. Ces personnages sont tout sauf dans la tiédeur. Dans ce roman comme dans d'autres récits, j'essaie de mettre en place une exaltation des êtres.

Évoquons votre pièce «Des manteaux avec personne dedans», publiée aux éditions Théâtrales... Un kapo, une Juive qui se souvient, un ours et un Gitan. On lit dans la présentation des personnages (en forme d'avertissement?): «Le jeune Gitan n'est pas une caricature. Il est dur, il est bon parce qu'il est seul. Il accompagne Emma vers la fin. Il est le passeur». C'est beau ce mot: passeur. Les Gitans et leurs homologues seraient-ils nos passeurs?

J.-P. Cagnet: Ils sont nos passeurs dans la mesure où ils nous rappellent à la précarité, à la dangerosité. Quand, pendant la guerre, mon père rejoint sa femme dans la clandestinité, ils ne se sont jamais autant aimés. Quand il y a des menaces la vie gagne en intensité, vous ne croyez pas? Le passeur, on n'en a jamais eu autant besoin.

C'est le premier de cordée, la vigie, le premier exposé. Les Gitans, avant on les observait de nos balcons. Mais la précarité galope, il suffit de regarder autour de nous.

Que ce soit Simploque ou «L'enfant de par là-bas», ou encore le Gitan de «Des manteaux», je crois que tous mes personnages sont écrits à la première personne. C'est-à-dire qu'il n'y a pas de distance: je suis avec lui ou avec elle, avec chacun d'eux dans l'instant de ce qu'il fait. Au présent de l'indicatif pour accélérer la frontalité. Je suis acteur de mes propres fictions, pas spectateur. Je suis avec, pas à côté.

Concernant «Des manteaux avec personne dedans», ce qui m'intéressait c'était de placer dans le même récit deux personnages que tout sépare, elle avec son vieux fusil et lui avec son couteau. Eux qui n'ont en apparence rien de commun, ils vont pourtant découvrir qu'ils ont des choses à se dire, qu'ils sont l'écho l'un de l'autre. Passeur, cela évoque bien sûr la mythologie, les guerres, mais aussi l'éducation. En fait, je crois que le jeune Gitan et la vieille Juive sont les passeurs l'un de l'autre. Au-delà de la vieille bourgeoise dont il voudrait se faire le fric, ce qui reste anecdotique, le jeune gitan modernise la mémoire de la vieille Emma, il la ravive, l'actualise. Il est le passeur du passé au présent.

Dans «La petite Danube», les Roms sont ceux que l'on convoque pour la fête, que l'on renvoie avec brutalité, que l'on enferme dans un rôle de parasite social. Vous écrivez: «Ce n'est pas voler que de voler les voleurs». N'est-ce pas une vision caricaturale?

J.-P. Cagnet: Oui, vous avez raison, sans doute est-ce une vision totalement caricaturale. Mais, entre la fête ou l'idée que l'on s'en fait, guitares et tout le folklore et le vol des poules, autre vision

tout aussi folklorique et caricaturale, on trouve là le regard qui n'évolue pas sur les gens du voyage. Il y a quelque chose d'une survivance pratiquement moyenâgeuse. Alors la caricature n'en est malheureusement pas une, elle reste d'actualité.

Dans «L'enfant de par là-bas», courte pièce éditée l'an dernier par Théâtrales, les femmes de la communauté semblent s'en remettre à l'assistante sociale, à l'école. Cela traduit-il l'espoir ou le désespoir?

J.-P. Cagnet: Deux femmes vieillissantes et un enfant. Les parents du jeune narrateur sont morts dans l'incendie de leur caravane: des circonstances que rappellent les événements de ce mois de mai, à Marseille... Les vieilles femmes n'en peuvent plus. Elles ont dansé pour la dernière fois au bal voisin. Comment continuer à élever l'enfant dans une camionnette abandonnée? Elles ne peuvent que s'en remettre à l'institutrice, à l'assistante sociale... Ce n'est pas du désamour, surtout pas, mais seulement – et c'est terrible – elles n'ont plus d'illusion et elles font le choix de la raison, d'une autre raison que la leur, celle de l'assistante sociale.

Pour conclure il n'y a évidemment pas de conclusion... Ou peut-être un rêve ou le souvenir que l'on en a. Quelquefois je me réveille avec des mots, de drôles de bouts de mots. Récemment je me suis levé en me souvenant de ce bout de phrase, c'était: «Ce chien d'infini». Quoi, qu'est-ce qu'il a Ce chien d'infini? Et j'ai l'idée que ces mots, ce rêve dont il ne me reste que quelques mots, me ramènent aux Gitans, décidément.

Parce que nos vies sont aussi minces que nos ombres. Nous sommes tous précaires parce que nous sommes tous gens de passage. En ce sens, nous sommes tous des Gitans. Comme eux nous entrons dans la légende de nous-mêmes parce que l'instant brûle comme un feu de paille et que nous sommes déjà dans le temps d'après.

entretien: Dominique Cornet

Il faut fouiller la merde pour trouver des étoiles.

Nous sommes tous gens de passage. L'instant brûle comme un feu de paille.

Le théâtre de Jean-Pierre Cannet

La viande et les étoiles

Il est venu au théâtre comme à une évidence.

Ce que son théâtre affirme, c'est la primauté de la langue. Plus que les personnages (à quoi, trop souvent, on réduit le dramaturge), plus que les situations dramatiques (qui, trop souvent, résument la pièce), c'est bien la matière même de la langue, sa « chair », qui fait si singulier le théâtre de Jean-Pierre Cannet.

Son écriture, devrais-je dire. Car, que ce soit nouvelle, poésie, roman ou théâtre, c'est le même territoire qu'il arpente. Une langue toujours mise en voix, rugueuse, âpre. Gutturale. Une langue de voyageur en tout cas, d'où nous vient ce sentiment d'étrangeté à la lire, comme si elle s'était chargée, à voyager, de sabs et de parlers oubliés. Je connais peu d'écrivains aussi peu soucieux de plaire. Il avance dans la rocaïlle langagière, il en provoque même les éboulis avec ce goût qu'il a pour les voisinages détonnants (« La grande faim dans les arbres »), pour les associations improbables (« La chair et le ciel c'est pareil ») et les évidences qui gardent leur mystère (« La foule, elle rit »). Si sa phrase obéit à la syntaxe, le lexique provoque la rupture par l'emploi décalé des mots. On pourrait y lire parfois une proximité avec le surréalisme, mais l'écriture de Jean-Pierre Cannet est tout le contraire de l'automatisme : si elle foisonne, si elle multiplie les tonalités, et jusqu'aux envolées lyriques, elle n'est que labeur : « Lorsqu'on écrit, on travaille ». Il n'est pas jusqu'au choix des noms qui ne traduise cette volonté tenace d'effranger le langage, de l'inscrire dans la marge (« La petite Danube ») comme si, dans ce pays, Danube était désormais le prénom dévolu aux femmes) pour mieux le faire surgir à l'improviste. De là, la singularité d'un théâtre qui se tient à l'écart des modes et des écoles et ne se reven-

dique d'aucune filiation. Un théâtre qui reconstruit la réalité comme Bacon reconstruit les corps – Jean-Pierre Cannet peignit aussi, et griffonne toujours, du côté d'Egon Schiele et de Soutine.

Comme eux, ses personnages sont tordus, disloqués, ravagés. En rupture de société, il va sans dire. Marge et exclusion. Mais, dans le déferlement furieux qui les emporte, on aurait tort de ne voir que l'apparente noirceur de vies où « la nuit tombait, froide et sans étoile ». Jean-Pierre Cannet peut bien donner à voir des errants, des déracinés, des fragiles, des pitoyables, silhouettes démantibulées par la vie, ce ne sont que vies d'emprunt dont il affuble ses utopies et ses obsessions. Même les silhouettes surgies de l'enfance le disent : rien de rédempteur, mais déjà la passion. Ce dont parle son théâtre, c'est bien de passion. Il hait la tiédeur, le fade, il hait le sentiment quand le sentiment est doux-reux. Seule la chair peut dire la violence qui habite chacun d'entre nous et finalement nous fait homme.

Son théâtre « éperdu d'humanité » laisse le spectateur pantelant. À lui de reprendre souffle, il a la vie pour ça...

Roger Wallet



ALICE FERNEY

« Grâce et dénuement »

« La question essentielle dans un couple n'est pas Est-ce que tu m'aimes ? mais : Comment tu m'aimes ? Il faut mettre ses émotions en mots. »

Je relève ces mots d'Alice Ferney prononcés lors d'une interview pour présenter son dernier roman (*Cherchez la femme*, aux éditions Actes sud). Ce n'est pas un hasard si ces mots m'interpellent, au moment où je relis pour la troisième fois *Grâce et Dénuement* et que je m'interroge, à tort : qu'est-ce que j'aime de l'histoire, de l'écriture et pourquoi j'aime ce livre ?

La vraie question est donc : comment j'aime ce livre ? Car il s'agit bien d'émotions, de sensations, de désir, de sang qui bat dans les tempes lorsque je lis ce roman.

Angéline est une vieille femme gitane veuve, elle a cinq fils, Antonio, Simon, Lulu, Moustique et Angelo. Tous sauf Antonio ont une épouse : Nadia, Hélène, Misia et Miléna. De ces unions est née une ribambelle de gamins : Mélanie, Hana, Priscilla, Michaël, Carla, Anita, Sandro et le dernier-né Djumbo. La famille vit sur un terrain abandonné, en marge du village, tantôt boueux, tantôt poussiéreux. L'histoire ne dépasse pas ce cadre, pourtant ouvert puisqu'en plein air mais très enfermant et écrasant. Le ciel n'est jamais bleu, il est gris, pluvieux ou glacial. Le feu réchauffe, il est ravivé par le bâton de la vieille Angéline qui dirige la famille. Esther sort des murs de sa bibliothèque et croit avec ferveur qu'elle peut lire des histoires à ces enfants gitans. Elle convainc la vieille Angéline et vient ainsi chaque semaine. *Elle lut comme jamais elle ne l'avait fait même pour ses garçons : elle lut comme si cela pouvait tout changer. Un élan la portait. Elle lisait et le reste attendait. Le monde était évanoui, et morte ainsi sa dureté, et le froid des jours d'automne oublié lui aussi.* Le rendez-vous du mercredi devient une nécessité. Qui d'Esther, des enfants, de la vieille, des mères ou des pères en a-t-il le plus besoin ? La douceur des lectures à haute voix, la simplicité du langage, la complicité des regards, la

spontanéité des enfants contrastent avec l'âpreté du lieu, avec la menace permanente d'expulsion, avec la dureté des conditions de vie. Alice Ferney ne nous cache rien des excès de ces personnages, de la saleté des gamins, de la violence des hommes, de la folie de Simon, des douleurs des femmes jusqu'aux déchirements physiques des accouchements. Et pourtant les personnages illuminent, et je devine très précisément les intensités dans leurs regards noirs, dans leurs voix : l'indignation, la colère, la peur, mais aussi l'amour, la vie. *Son sang chantait. Antonio faisait silence en lui pour mieux l'écouter.* La beauté est là où ne l'attend pas. Elle est là dans les chevilles enflées de cette vieille dame qui souffre de l'emprisonnement de son fils, de l'absence de son mari mort, de ne plus pouvoir enfanter encore. Alice Ferney, très subtilement, à la manière d'Esther qui n'interrompt pas, ne questionne pas, rend extrêmement puissante d'intelligence et de sensibilité *celle qui avait des petits graviers dans la gorge.* Car dès le début du récit, Angéline comprend : *Elle savait, par intuition et par intelligence que les livres étaient autre chose encore que du papier, des mots et des histoires : une manière d'être.* La beauté est dans les maladresses des gamins, dans les gestes bienveillants ou désespérés des mères, dans les silences des hommes. *Grâce et dénuement* est un livre rare, il est une immersion dans les émotions, il questionne, il suscite, il crée du désir, il rend profondément vivant.

Audrey Gaillard



Les Romanos, *nouvelle*

J'aime bien quand ils déboulent avec leurs chevaux et leurs roulottes. Ils s'installent un peu à l'écart du village. Il y a deux ou trois endroits possibles, souvent près de la rivière. Ils font des feux. Ils bouffent des ragondins et des hérissons. Les gens disent qu'ils volent les poules. C'est inexact. Ils bouffent parfois les poules d'eau. Ça, c'est dégueulasse : ça pue la gadoue. Les ragondins c'est cent fois meilleur.

À cause des lois, leurs enfants doivent venir à l'école. On se tasse et on se réorganise. L'instit il n'aime pas ça et il les regarde avec un air légèrement dégoûté. Ces élèves-là, ils ont des fringues déchirées, ils sont sales et morveux et ils puent pareil que nos fils d'alcoolique à nous. Ils ne font rien de rien. C'en est presque une discipline à part entière de ne rien faire à ce point-là. Ils trempent leurs doigts dans l'encrier et ils attendent la fin de la journée. On sent que c'est un malheur d'être enfermé dans la classe. À la récré, ils restent entre eux. Ils ne jouent pas à la balle au prisou ou au verger et encore moins aux billes. Ils bricolent on ne sait quoi avec des bouts de bois. Ils creusent le sol. J'ai l'impression qu'ils bouffent les trucs qu'ils extraient de la terre. On n'arrive pas à se parler.

On ne se comprend pas. Pourtant, j'aime bien aller jusqu'à leur campement. Quand j'approche, les gamins me reconnaissent et ils me conduisent à leurs parents. Ils leur disent que je suis un copain d'école. Ce n'est pas si vrai, mais tout le monde est content comme ça. Ils m'ont fait goûter le ragondin et le hérisson. C'est pour ça que je sais que c'est délicieux. Même chez eux, on n'arrive pas vraiment à se parler. Pas beaucoup plus qu'à l'école. On ne se dit rien. Dans une des familles, il y a un vieux qui joue de la guitare. Quand il s'y met, j'oublie l'heure et je me fais engueuler quand je rentre enfin à la maison. Les enfants me montrent les pièges à oiseaux qu'ils installent. Ils veulent que je bouffe avec eux des baies que je trouve très mauvaises. On reste assis sur un tronc d'arbre, à se regarder sans rien dire, à plisser des yeux et à rigoler sans raison. Au bout d'un moment, je rentre chez moi. Et eux, un matin, ils disparaissent.

Je ne comprenais rien à ces gens-là. Je n'étais pas le seul.

Leur immense liberté nous fichait la trouille.

Michel Lalet

Les Romanos de la rivière, *nouvelle*

Il ne décolère pas le vieux. Ils sont revenus. Ils empiètent, chaque année un peu plus. Le maire ne fait rien. Ils n'ont qu'à s'installer, s'installer et se servir. Personne ne leur dit rien, alors... Et avec la décharge là, à deux pas ! Récupérer, se servir, voler. Ça ! Voler, ils l'ont dans le sang. En plus, maintenant qu'ils ont l'école de la Portelette pour eux seuls. Deux classes qui leur sont pratiquement réservées. Pour ce qu'ils l'envoient, leur progéniture, à l'école. C'est vrai quoi, à la reconstruction, c'est pour les gens du faubourg qu'on l'avait construite cette école. À la hâte. Ah, ça, pas le luxe. Mais pour les gosses des ouvriers et des maraîchers d'ici, c'était bien. Et pratique. Ça allait des tout

petits jusqu'au certificat d'études. Mais maintenant, les parents, ils ne veulent plus. Ils les emmènent dans les écoles au centre ville. C'est pas beau ce qu'elle est devenue cette école. Y'a un maître, un échalas binoclard, ça fait bien quinze ans qu'il est là. Toujours attifé comme je ne sais quoi. Pas clair. D'ailleurs, le vieux, il l'a déjà vu traîner vers les caravanes, ch'marister. Comme on dit, qui se ressemble... Les gosses couraient vers lui. Il y en avait toujours cinq ou six à ses basques. À croire qu'il est des leurs. Un Romano qui aurait eu son bac !

L'autre classe, c'est pire. Ça fait des années que les trois quarts du temps elle est sans maîtresse. Ils

y envoient toujours des jeunes filles. Elles ne tiennent jamais plus de trois semaines. Faut les comprendre. Rien que les poux... C'est décourageant. On se demande quand même comment il fait pour tenir, l'échalas de la classe des grands. C'est vrai qu'aussitôt qu'une foire se présente, ils fichent le camp un mois ou plus, et souvent pour ne plus revenir avant l'année d'après. Il se fait des fins d'années pépères, ch'marister : une dizaine de gamins à tout casser. Ah, c'est pas lui qui en présente beaucoup, des candidats au certificat d'études!

Plus la peine d'espérer jeter sa ligne à moins de deux cents mètres du pont. La rivière, on dirait qu'elle est à eux.

Le vieux, ce qu'il aimait, avant, c'est jeter sa ligne dès le pont. Et puis se laisser glisser, comme ça, le long, par étapes. Il posait un lancer léger pour l'anguille, et il descendait doucement avec sa canne à blanc. Il s'en est acheté une en fibre de verre. Oh! Ça a pris du temps. Les nœuds de sa gaule en bambou, sous les doigts, ça lui manque. Des fois, il jure après Bouvard, le marchand d'articles de pêche qui l'a convaincu de s'y mettre. C'est vrai qu'elle est légère et longue. Mais on change pas comme ça des décennies d'habitudes. Et puis il n'ose pas s'engager sur la fin du parcours, là-bas vers le faubourg des Rouvres. À cause de la ligne électrique. Un gars s'y est fait électrocuter en remontant sa canne pour changer son bas de ligne. Alors le vieux, il redouble de précautions. Quand il veut aller sur cette partie-là, il prend sa cinq mètres en bambou.

Tout ça pour dire qu'entre la partie que les Romanos s'approprient et ce parcours où il hésite à s'aventurer, le vieux, il ne lui reste pas grand-chose pour pêcher. À peine un kilomètre. C'est pas que les parcours manquent dans la région. Mais celui-là, il l'a toujours affectionné. Et lui, il n'est pas du genre à s'asseoir sur une de ces caisses où les pêcheurs « modernes » rangent tout leur matériel : des plumes, des hameçons et des crins de tous calibres, et différents appâts! D'ailleurs, au Café-tabac-articles de pêche Bouvard, quand il voit débarquer tous ces « bourgeois de bassures »,

il tourne son dos. Il boit sa fine – moitié dans son café, moitié pour après – ou son verre de blanc, le coude droit sur le zinc, le nez face au mur où sont alignés les articles de pêche. Et pour bien leur montrer son mépris, il est capable de rester des heures dans cette posture-là. Tout le monde le sait : le vieux, c'est pas un causant. Même que c'est pas facile de savoir ce qu'il ramène dans sa bourriche. Pas du genre non plus à se faire photographier pour le Courrier picard ou Adville lib' avec une belle prise.

Le vieux, il a ses habitudes, et il n'aime pas qu'on les bouscule. Quand il est parti en retraite, son patron lui a offert une belle bourriche en plastique vert, moderne, « portable parce qu'on sait bien que vous êtes un marcheur monsieur Jorand ». Il a à peine remercié, vidé son verre, et il est reparti avec sa bourriche verte, avec un panier jaune à l'intérieur. D'un vert et puis d'un jaune, qu'on se fait repérer à trois cents mètres. C'est pas possible, ils font ça pour faciliter le travail des gardes-pêche!

Alors la bourriche en plastique vert et jaune, elle est au grenier, et elle n'en bougera pas! Lui, autant qu'il vivra, il gardera sa bonne bourriche ventrue en osier. Rien qu'à la sentir, là, sur sa hanche, il sait combien il en a pris, des poissons. Et rien de tel pour tenir sa friture au frais sur un lit d'herbes.

En osier, justement, comme les bottes que les Romanos ont mises à tremper dans le courant. Avec quoi ils font des paniers que les femmes vont vendre dans les villages. Ça, et puis des serpillères, des wassingues, de maison en maison, de ferme en ferme, pendant que les hommes les attendent en fumant près des Mercedes à galerie hors d'âge. Ah! Ceux-là, mis à part aller chaparder la nuit ce que les femmes ont repéré le jour, ils se la coulent douce. Un Romano qui meurt jeune, c'est pas de s'être tué au boulot!

Le vieux, il essaie de ne plus penser à tout ça. Mais c'est plus fort que lui. Les gosses des Romanos, ils écumant la rivière. Ils balancent des pneus, des roues de vélo, un tas de saloperies pour les repêcher un peu plus loin comme des tro-

phées. Et ça piaille, et ça piaille... Alors il se dépêche d'aller plus loin, sans jamais jeter un coup d'œil là sur le côté du chemin, vers les caravanes, vers les femmes brunes aux cheveux longs, typées. Les femmes qui s'activent au travail des femmes, comme toutes les femmes du monde. Mais elles, c'est pas pareil. Et puis rien qu'à leurs habits, à leur teint, on ne se croirait pas en France. Mais Nom de dieu, qu'est-ce qu'on attend!

Le vieux, il met au moins un quart d'heure à s'en remettre. À les oublier les Romanos. Il lui faut remonter plusieurs gardons, brèmes ou perches. Ah les perches, Philo, c'est ce qu'elle préfère. Alors, c'est à elle qu'il les réserve. Il les lui offre en ronchonnant, sa façon de lui dire tout ce qu'il ne lui dit plus depuis bien longtemps, qu'il ne lui a jamais beaucoup dit. Il n'a jamais bien su... Il est si bien ici. Alors le vieux continue ses allers-retours entre son lancer léger qu'il pose pour l'anguille et son parcours du moment, avec sa canne à blanc où varient ses appâts : blé, vers de vase, chènevis, asticot, fromage. C'est selon.

Mais d'avoir sa bourriche pleine ne le rend pas plus heureux quand il doit s'en retourner, traverser la tribu. Justement, ils n'ont pas attendu le plein été, les sales gosses : ils balancent dans la rivière des chambres à air gonflées avant de s'y précipiter dans d'épouvantables cris! Ça hurle, ça piaille dans un jargon incompréhensible. Sûr! La rivière leur appartient. Et la société de pêche qui ne fait rien. Que des bons à rien! Belle lurette qu'il ne va plus aux réunions, pas même à l'assemblée générale annuelle. Le vieux, il se contente d'acheter sa carte piscicole et ses timbres chez Bouvard, et c'est tout.

C'est bizarre, au milieu des corps bronzés et des cheveux bruns – comme tous ceux de leur race –, il y a en a des tout blonds, et bouclés, avec des yeux bleus, mais bleus, comme le ciel! Et le vieux, il lui revient une phrase de l'enfance : *La tribu prophétique aux prunelles d'argent Hier s'est mise en route...* Il se la répète le vieux, parce que ça ne convient pas du tout. Il n'a jamais bien compris ce qu'elle voulait dire, mais l'image qu'il en avait, ce n'était certes pas des enfants blonds aux yeux

bleus. Il en est déstabilisé. Du coup, il les observe mieux, les enfants, qui jouent, qui nagent, qui crient, qui prennent les chambres à air d'assaut à savoir qui s'emparera du navire pour être à son tour éjecté dans d'immenses éclats de rire et recommencer tout aussitôt. Et il se rappelle que lui aussi, il avait joué comme ça quand il était petit, mais que ça n'avait pas duré, parce que son papa, il n'avait pas fait un pli, sur la Marne, en 14. Alors lui, il avait définitivement rangé ses jeux et ses rires, et il était devenu très jeune ce taciturne à qui personne, en dehors de Bouvard, n'adresse plus la parole.

Il s'arrête là, sur la berge. Il les regarde, il est fasciné. Fasciné par les enfants. Des enfants. Des enfants qui jouent dans l'eau, qui profitent de la vie, du beau temps qui revient, de la nature. Des enfants qui jouent comme il l'a fait. Si peu. Trop peu. Des gosses qui partent à l'abordage, qui s'unissent momentanément pour jeter à la baille le corsaire qui s'est emparé du navire avant que d'autres alliances se forment. Pour redistribuer les rôles encore et encore entre assaillants et défenseurs. Qui grelottent mais refusent de se rendre compte qu'en ce mois de mai l'eau est encore glacée. Qui s'en fichent et qui rient à belles dents blanches.

Et puis il y a ce tout petit, tout nu, qui s'est jeté sur une bouée à sa taille, qui avance avec les autres, au milieu d'eux. Sûr qu'il ne sait pas encore nager. Mais qu'est-ce que ça le fait rigoler d'être là avec ses frères, ses sœurs, ses cousins, qui ne font pas attention à lui, tout occupés qu'ils sont à leurs combats navals. Et ce coup de talon qui, sans qu'aucun ne s'en rende compte, retourne la bouée sur laquelle il vient juste de se hisser, le petit bonhomme. Alors il coule. Oh, ici ce n'est pas profond se dit le vieux : un mètre, un mètre vingt tout au plus. Et il réapparaît le gosse. Il crache, il s'étrangle il a bu la tasse. Et il coule à nouveau. Le courant n'est pas très fort à cet endroit. Mais !

Le Tchot, le Tchot, i s'noie! hurle le vieux. Il entend bien derrière lui des cris d'adultes, mais les gosses, les plus grands, ils ne font attention à rien. Alors ses cannes lui tombent des mains et il saute.

Tout de suite il est sur le petit. Et il le sort de l'eau, le retourne pour qu'il se vide de l'eau qu'il a avalée. Il lui tapote le dos. Il vérifie qu'il ne s'étouffe pas et le retourne à nouveau. Les femmes sur la berge crient et s'agitent. Une, surtout, qui pleure et serre sa tête entre ses mains, la bouche ouverte sur un long hurlement. Les autres femmes l'entourent, la rassurent. Tu vois bien, il ne risque plus rien ton fils.

Le vieux retourne le gosse contre lui. Il pleure, le petit, il crache, s'étrangle. Mais il regarde le vieux à travers ses larmes. Il se souviendra peut-être toute sa vie de cette couenne rougeaude et ridée, de ce pied de barbe et de cette moustache blanche. Il n'en revient pas, le vieux. Il observe cette bouille brune, ce petit corps brun qu'il vient de sauver de la noyade. Il s'approche de la berge vers la jeune femme qui tend les bras, qui pose sur lui un regard comme il n'a jamais vu, un regard plein de reconnaissance. Il pense : les prunelles, les prunelles... Il tend vers elle le gosse, elle va l'attraper mais au dernier moment, il le ramène vers lui, et il pose un énorme, un long bécot sur le front du gosse. Et il le tend à nouveau à la mère.

Il n'accepte rien, le vieux. Ni boisson chaude, ni de se sécher. Rien. Pas même qu'on le reconduise. Il est hébété. Mal à l'aise, entouré par tous les gosses qui lui sourient en grelottant, et les femmes qui jargonnent aussi en souriant. Et quelques hommes aussi. Et la mère. La mère, qui voudrait bien l'embrasser. Alors lui, il lui tend la main qu'elle serre entre les siennes. Qui lui dit : Je vous remercie monsieur. Vous avez sauvé mon enfant. Il n'en revient pas le vieux qu'elle lui parle de cette manière. Et il la regarde, et il la trouve belle. Belle comme ces femmes des colonies dont L'Illustration publiait les photos dans les années trente. Belle...

Il récupère machinalement ses cannes et son épousette, et repart lentement vers la chaussée. Tout dégoulinant. Il replie ses bottes pour qu'elles se vident un peu. Qu'au moins il y ait moins de poids à traîner. Mais elles ne sont pas si lourdes ses bottes. Pas si lourds ses vêtements trempés. Non, c'est à l'intérieur que ça pèse, lourd comme un

gros nuage noir, lourd, comme l'enfance qu'on n'a pas eue. Ça buque comme jamais à l'intérieur de sa poitrine. Il se traîne péniblement jusqu'au pont, s'appuie au parapet, regarde la rivière, le marais, le camp des Romanos, là, si proche. Mais sa vue se trouble : il crève, il explose, comme un orage d'été qui a pris le temps de grossir, de s'amonceler, de concentrer toute l'électricité nécessaire. Il est secoué, comme les branches d'un saule sous la tempête d'équinoxe, comme sa récolte de hénons qu'il remue dans son crible à marée basse, là-bas au Bout des Crocs, quand il y va, deux ou trois fois l'an.

Il s'agrippe au parapet, des deux mains, pour se contrôler, maîtriser ses spasmes, ses hoquets. Alors il sent – il y avait si longtemps, si longtemps ! – il sent l'eau tiède sur ses joues, sur sa vieille couenne de vieux taciturne, qui chemine à travers sa barbe de huit jours et sa moustache jusqu'à ses lèvres.

L'eau tiède et salée. Qu'elle a bon goût, bon dieu. Qu'elle a bon goût !

Dominique Cornet

Leitura furiosa

Leitura Furiosa est un étrange phénomène qui s'abat implacablement tous les ans sur Amiens et sa périphérie durant trois jours pleins. Leitura, c'est une rencontre, la découverte des maux dans l'échange des mots, des gens qui parlent à des gens, qui regardent des gens, qui écoutent des gens, qui poussent des gens à dire des choses, à lire des choses, à monter sur scène, à être d'autres gens que le restant de l'année. C'est une confiance échangée, des éclats de rire, beaucoup d'émotions d'amplitudes diverses. C'est une baffé, aussi, en quelque sorte... Une baffé qui fait du bien ! Leitura ça secoue et ça donne envie de continuer.

Mais en disant cela, on n'a pas parlé du spectacle, de l'incroyable machinerie lancée par Le Cardan (qui gère absolument tous les aspects pratiques d'une logistique à rendre folle n'importe quelle armée romaine en campagne). Surtout, surtout, on n'a pas parlé des yeux des gens qui changent en trois jours, et de l'éclat qu'ils y ont gagné. De certains soupirs et de certaines larmes du vendredi que l'alchimie leiturienne va transformer en sourires et en souvenirs qui réchauffent.

Du 24 au 26 mai, à Amiens et dans l'Amiénois.

Jazz manouche: un tourbillon nomade!

Peux-tu penser à un papier sur « un imaginaire gitan dans les chansons françaises? » me demande Dominique il y a quelques semaines. Je réponds d'abord: Non, je ne sais pas faire! Car l'abondance de la matière et son caractère diffus sans doute me donnent le vertige! Puis, en tentant de détailler les raisons de mon refus, je m'avise que « je ne sais pas » est après tout une assez bonne approche pour tenter d'en dire deux ou trois choses qui s'avèreront peut être utiles...

Tordons tout de suite le cou à « un imaginaire gitan DANS les chansons françaises »! S'il existe, il n'est qu'une pacotille commerciale en forme de feu de paille. Mouloudji chantant « Mon pote le Gitan » ne suffit pas à développer des graines ni à donner des fruits! Cette pente est du même ordre que la pacotille Far-Ouest incarnée également par Yves Montand, même quand c'est Aragon qui tient la plume: « Il existe près des écluses un bas quartier de Bohémiens, dont la belle jeunesse s'use (...) ». On n'ira pas très loin avec ça.

On trouvera des bribes, non pas d'un imaginaire mais d'une référence à cette musique, dans des formes plus élaborées, plutôt rares, très digérées et en même temps difficilement perceptibles. Brassens le fait dans L'Ancêtre: « On avait apporté les guitares avec nous, car devant la musique il tombait à genoux... » et plus loin, « disciples de Django, émules de Crolla, toute la fine fleur des guitares était là... » Au passage, je vous invite à tenter d'entendre la suite harmonique de cette chanson de Brassens, vous allez voir: c'est du jazz manouche pur sucre! Cet emprunt qui ne s'attache pas à caricaturer, a survécu. Il est de retour depuis le début des années 2000. J'y reviendrai plus bas. Pour le reste, il n'y a pas matière à en faire dix lignes de plus!

Tentons plutôt de regarder cette histoire dans l'autre sens: comment l'imaginaire gitan s'est-il approprié Django Reinhardt et sa musique? Comment cette musique devient-elle l'élément d'un patrimoine gitan, rom ou manouche... revendiqué comme si la musique en question avait été présente de toute éternité... Alors que bien sûr, ce n'est pas le cas. Il s'agit d'une construction totalement fictive. Il y a là un processus comparable à ce qui se passera un peu plus tard avec João Gilberto, Normando Santos, Vinicius de Moraes et la bossa nova: un homme ou trois hommes peu importe, créent quelque chose... et incarnent si bien l'esprit d'un peuple que le peuple se croit totalement illustré, représenté et défini à l'intérieur de cette création. Il s'y voit ensuite comme en un miroir!

Avec la musique « de style Django » les choses iront vite. D'abord parce que c'est un excellent produit commercial pour les musiciens professionnels des années 30. Parce que cette musique se marie génialement bien avec le « musette », celui sophistiqué et talentueux qui a besoin de se rénover. Celui joué par les jazzes, comme Gus Viseur (accordéon), un Belge lui aussi, comme Django!) Matlo Ferré (guitare)... Michel Warlop (violon)... et tant d'autres mais surtout avec le jazz. La cuisine et les préparatifs de ce mariage sont d'abord faits par ces musiciens-là, avec des trucs et des tics et des harmonies apportés par Reinhardt, inventeur génial certes mais avec toute la boîte à outils du jazz... Tous les musiciens s'en emparent dans les années 30. Au début c'est vraiment – et c'est seulement – une affaire de pros! Et une affaire d'industrie phonographique! Puis les Manouches s'en emparent à leur tour. Pas de raison! Ils le feront un peu plus tard, mais ils le feront avec force et conviction, parce qu'ils tiennent là un fil identitaire extrêmement puissant. La musique vivante c'est non seulement fluide, mais c'est éphémère, c'est impalpable, c'est le temps présent dans toute sa splendeur et seulement le temps présent! L'identité rom ou manouche se combine bien avec cette absence de traces, ce qui n'empêche en rien de se faire dépositaire et bien-tôt garant sourcilieux d'un art d'excellence! Sur ce coup-là, les Manouches ont bluffé les

Gadjé de la plus belle des manières... tandis que Django qui n'en était pas à un paradoxe près se mettait, lui, à la peinture!

Puis les années 60 arrivent. La guitare n'est plus manouche: elle est électrique, elle est rock, elle est pop! Le swing manouche – comme d'autres formes de musique acoustique – a droit à trente années de coulisses. Mais il revient en force dans les années 90: là on voit une explosion de talents incroyables! Tous enfants de Django pour commencer – et si ce ne sont pas des fils (il n'en a pas eu!), ce sont des neveux, des cousins, des voisins, des qui ont vu l'homme qui a vu l'homme... Comme les trois formidables Reinhardt: Babik, David et Joseph, ce sont d'abord des intimes! Cette qualité-là est importante pour faire partie des musiciens adoubés. Mais tous sont des musiciens aguerris: Raphaël Fays, Ninine Garcia, les Rosenberg, Romane, Tchavolo Schmitt... Je n'en cite que cinq. On devrait en citer cinquante! Et puis il n'y a pas que des gens d'origine manouche chez ceux qui se hissent au sommet, même si ça joue énormément pour pouvoir s'y maintenir! D'une certaine manière tout se passe comme si la captation – ou disons seulement une intériorisation définitive



du genre – était en train de se faire, maintenant, depuis deux décennies. Elle se fait massivement, avec des intérêts artistiques et commerciaux évidents. Elle se fait avec de nouveaux mariages musicaux! Mais elle se fait comme toujours dans ces cas-là, avec une totale absence de plan! Et c'est là où je commence à sentir les limites de l'analyse que je parviens à faire du phénomène, car il est large, puissant, international, mouvant, éphémère et constitué d'individus qui, comme leur modèle, font des carrières sans ambition, ont du talent sans vouloir en faire un métier, refusent les contraintes tout en occupant le devant de la scène... et en tous cas multiplient les pistes et les fausses pistes! C'est un tourbillon...

Quant à la variété – notre « chanson française » de tout à l'heure – elle s'y régénère elle aussi au cours de ces dernières années: Thomas Dutronc, Jérémie Tordjman ou Stéphane Sanseverino ainsi qu'un nombre incalculable de jeunes groupes utilisent très abondamment ces influences. Souvent d'ailleurs, et comme pour les rendre « plus vraies », ces groupes y rajoutent des sonorités klezmères dont la vocation semble être d'authentifier un peu plus la chose. Ce qui est amusant ou même étrange, car je ne pense pas que Reinhardt avait la moindre idée de ce que pouvait être cette musique klezmer qui a plutôt migré d'Europe centrale vers l'Europe de l'Est dans les années 20 et 30!

Et c'est bien là où ça se corse! C'est là où je perds définitivement mon latin et mon romani tout à la fois. Car de la même manière que les Manouches ne sont réductibles à aucune caractérisation (au vu de leurs origines géographiques, de leurs regroupements familiaux, des lieux où ils vivent ou des parcours qu'ils suivent), cette musique s'inscrit dans cette même logique, puisqu'elle n'est pas la propriété d'un seul groupe humain, qu'elle est jouée partout dans le monde et qu'elle a gagné ses lettres de noblesse en nomadisme!

Ce que je peux seulement réaffirmer, c'est que cette musique qui se réclame de Django Reinhardt et qui s'y apparente effectivement est une création pure et simple, forgée par un homme exceptionnellement inventif et sensible. Cette musique a poussé en lui, comme un nénuphar dans un pommou de la même Chloé... puis grâce à bientôt trois générations de musiciens exceptionnellement inventifs et doués elle est en invention permanente!

Reinhardt le disait ainsi: « Je ne connais pas la musique, mais la musique elle, elle me connaît! », comme elle semble aujourd'hui bien connaître Romane, Jimmy ou Stochelo Rosenberg, Bireli Lagène, Tchavolo Schmidt... et tant d'autres.

La musique de style manouche est née sur un tout petit sentier, dans les traces de la roulotte de Reinhardt. Mais le sentier avait du souffle et fut très emprunté. Depuis s'est ouverte une route, une très longue et très large route!

Michel Lalet

LE CARDAN : UNE IMPRESSIONNANTE MACHINE À REDRESSER LA TÊTE



Luiz Rosas

Le Cardan est un centre permanent de lutte contre l'illettrisme dont le siège est à Amiens *au bout du bout, là où il n'y a rien, et c'est un choix d'être là précisément*, insiste Jean-Christophe Iriarte-Arriola, l'un des animateurs, qui travaille au milieu d'adultes « fâchés » avec la lecture et l'écriture.

Le Cardan naît en 1978 du constat d'un groupe d'étudiants à l'Université de Picardie : l'accès au savoir n'est pas égalitaire.

Jules Ferry, au moment de mettre en place l'école publique laïque obligatoire, se pose la question : on est en train d'élargir la base de savoir, mais est-ce que cette société est prête à élargir la base de pouvoir... Le Cardan peut-être se trouve là. C'est Luiz qui parle, Luiz Rosas, organisateur du festival *Leitura furiosa*, arrivé au Cardan en 1992, à l'adolescence de l'Association. À cette époque Pierre Bourdieu a publié « Les héritiers », on y parle du « déterminisme social » et de la possibilité pour certains de le transcender.

Cardan, d'où vient ce nom ?

Un membre de l'association avait fait cette proposition merveilleuse : *le cardan est ce qui permet la transmission, qui permet de mettre la roue en mouvement en tenant compte des accidents du terrain.*

L'entretien avec Luiz se déroule pendant *Leitura Furiosa*, au milieu de cette ruche sympathique, vivante, créative, bruisante, stimulante, foisonnante, où se croisent groupes d'élèves « en difficulté », salariés et bénévoles du Cardan, écrivains, illustrateurs, calligraphes, comédiens, populations diverses intégrées au travail du Cardan. Sans cesse interpellé, Luiz répond calmement à chacun, reprend l'entretien là où il s'est interrompu, sans problème aucun. Au bout d'un moment toutefois, je dois le laisser à ses nombreux interlocuteurs. Les propos seront donc complétés par un vidéo disponible sur le site du Cardan. Luiz travaille sur la gestion et la pédagogie, il est un interlocuteur incontournable, aux dires de tous.

Tout a commencé avec les bibliothèques de rue. Lire dans la rue, c'est une sacrée entrée en matière ! *On va à la rencontre des gens. Même si on adore squatter les bibliothèques ! La République sait faire des bibliothèques, la difficulté c'est d'y faire venir les gens. Il y a des étapes, on y va ensemble, on désacralise le livre, puis après le livre ça s'emporte chez soi, on le rend. Le facteur affectif est épouvantablement important, réussir quelque chose pour quelqu'un qu'on aime, qu'on considère. Oui, le facteur amour est énorme dans l'apprentissage !*

Les cours pour groupes d'adultes

Jean-Christophe : *J'ai été embauché pour la mise en place d'un atelier de formation d'adultes illettrés, dans une bibliothèque. Cela m'a plu, l'idée de faire entrer ces personnes dans la bibliothèque de faire se rencontrer des gens qui n'ont pas l'habitude de se côtoyer... C'est une respiration dans la semaine par rapport au quotidien, on va faire des projets ensemble, qu'on n'aurait jamais imaginés. (jouer Roméo et Juliette ou L'Odyssée...)*



Cela ouvre l'esprit.

Moi, je ne parlais pas. Je ne comprenais pas, dit une femme... J'ai retrouvé confiance en moi.

Pendant *Leitura*, ces groupes rencontrent des écrivains, *On leur donne des mots, et ils nous font des phrases.*

Près du stand du calligraphe, je rencontre des jeunes femmes d'origine maghrébine. L'une d'elles demande au calligraphe d'écrire en arabe le mot Cardan et l'offre avec un sourire resplendissant à une dame que je suppose être du Cardan, je vais vers elle. *Moi, je suis du quartier Nord*, me dit-elle, *depuis trente ans et j'y suis bien ! Le Cardan, vous voyez c'est ça : On a fait des textes pour dire le quartier autrefois, aujourd'hui... Je n'aime pas la façon dont on parle de nos quartiers.*

Une autre constate que le quartier a changé, *Il y a un manque d'amour, ici. Il y a de l'injustice.* Comment l'écrivain traduira-t-il ces mots ?

Le Cric-groupe culture

Joseph, un des « bénéficiaires » du Cardan s'est acheté un camion, pour ses travaux, il a choisi un camion neuf places. Un camion qui sert aussi pour le Cric... Désormais, Joseph va chercher des gens qui n'ont pas de moyens de déplacement et les emmène au spectacle... Je n'ai hélas pas pu le rencontrer ce samedi. Il était là, pourtant, dans un habit de clown. Voici donc ses propos recueillis dans une vidéo : *J'ai vécu le mélange, je prenais quelque chose de tout le monde. Pour faire ma soupe. C'est comme ça qu'on s'enrichit, pour être confiant dans soi-même. Et après on arrive à aller à la Maison de la culture. J'ai appris à être moins personnel, maintenant je vais porter des gens au théâtre. J'ai proposé de donner un coup de main avec mon camion, à les faire sortir, pas rester dans leur maison, voir des spectacles... Le Cardan m'a fait bouger.*

Nos plus grands bonheurs

Pour moi qui assistais pour la première fois à *Leitura furiosa*, ce temps fort, furieusement énergique – le vingt et unième – j'ai vu ces gens, visi-

blement pas des habitués de la Maison de la culture, s'y promener à l'aise, souriants, interpellant les uns et les autres, soucieux de donner à voir leur plaisir et leur fierté d'être ici.

Pour Luiz, c'est quand les personnes entrent dans une dynamique et osent faire des choses qu'elles n'osaient pas avant. Quand elles acceptent d'admettre qu'elles sont intelligentes. Ce sont de tout petits bonheurs immenses... Quelqu'un dit « la culture c'est pas pour moi » et un jour il y va avec d'autres...

Un autre moment de fierté du Cardan: un gamin qui venait contre l'avis de ses parents, à la bibliothèque de rue et qui aujourd'hui nous amène ses deux enfants... Il leur dit « Continuez ».

J'explique: je vais écrire des portraits militants... Luis bute sur le mot que je viens de prononcer, sa proximité avec le mot militaire. Sais-tu, en réunion quelqu'un a fait un lapsus, il a dit « limitant ». Quand on s'enferme dans un cadre trop précis, un syndicat, un parti, on se met des limites... me dit-il. Vaste débat... frontières ou outils? Et le Cardan n'est-il pas une association, un merveilleux outil? Pour moi, « militant-e » ça commence avec le mi du partage, le mi de l'amitié... Je garderai donc le mot qui est l'intitulé de ces écrits... Quant à Luiz il préfère celui d'auberge espagnole, ou russe si tu préfères et d'ajouter, rieur: On entend aussi « la mi-temps », la pause... Faut bien trouver du plaisir pour agir!

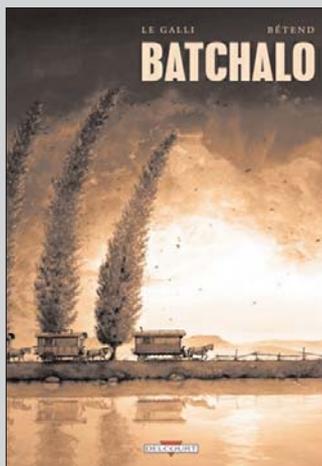
Le mot de la fin appartiendra à William, qui, derrière son ordinateur suit la conversation, tout en assurant avec application la mise en page des textes et illustrations issus des rencontres de Leitura. Je demande: Quelque chose d'important à ajouter? Et lui, spontanément: Pourvu que ça dure!

Aline Salomon



« Le Cardan »
calligraphié en arabe

LE « CAMP DE FAMILLE »



Février 1939, dans une ville de Bohême. Les nazis enlèvent des enfants tziganes pour mener des expériences abjectes au nom de la pureté raciale. Leurs parents partent à leur recherche, accompagnés d'un « gadjo » pré-nommé Josef, mais ils sont rapidement arrêtés par la police et déportés au camp de travail de Lety puis à Auschwitz. Placés dans une section baptisée Zigeunerlager (camp tzigane aussi appelé « camp de famille » puisque les déportés peuvent y rester avec les leurs) ils vivent dans des conditions difficiles, notamment à cause des ravages provoqués par le typhus. Le 22 mars 1943 a lieu le premier gazage de Tziganes et dans la nuit du 1^{er} août 1944, Himmler expédie dans les chambres à gaz les survivants du « camp de famille ».

Un album très documenté qui revient avec une grande rigueur historique sur le génocide tzigane, une tragédie qui, rappelons-le, n'a été reconnue par le parlement européen que le 3 février 2011. Un pan méconnu de l'Holocauste où l'on découvre les terribles motivations du Reich: pour le docteur Ritter, chef de

l'Institut de recherche pour l'hygiène raciale et la biologie de la population, les Tziganes représentent un danger de dégénérescence pour les Allemands. Il préconise donc dans un premier temps le rassemblement de cette communauté dans des camps de travail forcé et la stérilisation massive. Son but est d'éviter tout métissage et, à terme, « d'éliminer ces êtres indignes de la société ».

Michaël Le Galli a aussi souhaité mettre en valeur les traditions propres au peuple rom, leur vocabulaire, leurs croyances, leur façon de rendre la justice, leur passion pour la musique et la difficulté pour eux, nomades dans l'âme, de se voir à ce point priver de liberté de mouvement dans les camps. Liant la petite et la grande histoire, il insère dans son récit une part non négligeable de fiction, notamment à travers le personnage de Josef, le gadjo témoin et narrateur de ce voyage au bout de l'horreur. C'est sans doute dans cette part de fiction que résident les quelques faiblesses de l'album. La voix de Josef est souvent trop « neutre », comme détachée des événements qu'elle relate, d'une froideur presque clinique. Il manque ce petit supplément d'émotion qui aurait donné à l'ensemble davantage d'ampleur.

Au niveau graphique, le dessin réaliste et le choix des tons sépia donnent une patine particulière parfaitement adaptée au propos.

Un album instructif abordant un sujet trop méconnu, qui sonne comme un hommage des plus sincères au peuple tzigane et à la tragédie qui l'a frappé. Il est juste regrettable qu'il soit plus didactique que poignant.

Jérôme Prévost

Batchalo de Le Galli et Bétend. Delcourt, 2012. 80 pages. 14 euros.

La vie? C'est par là. Après le cimetière.



Les enfants sont un peuple à part entière. Sans frontière. J'en ai connu qui vivent derrière le cimetière. Des enfants vivants. Au-delà des morts. C'est ceux-là que j'ai rencontrés, à qui j'ai eu la chance de dire des histoires plusieurs fois. Les histoires écrites et illustrées par d'autres, par des auteurs. Des illustrateurs. Des adultes qui ont envie de parler aux enfants.

Les enfants sont des gens bien : quand on leur parle vraiment ils écoutent, ils regardent et ils remercient sans dire merci. Ces enfants-là, montés sur des roulettes grippées qui ressemblent à des ancres de bateau. Ces enfants-là sont de vrais enfants. Ils n'ont pas l'air formaté comme ceux d'aujourd'hui, ils ne maîtrisent pas tout. Ils ont confiance, que ça m'en fait froid dans le dos. N'est-ce pas là ce que l'on attend d'un enfant? N'est-ce pas justement cela qui nous fascine en eux?

Je suis allé leur dire des mots, des phrases qui font des images. Leur dire qui ils sont, où ils vivent, ce qu'ils font. Et j'ai appris à leurs côtés et dans leurs yeux qui je suis, où je vis et ce que je fait.

Je suis sorti de la bibliothèque et j'ai roulé avec les livres choisis. J'ai remonté la pente, franchi le Rubicon, longé le murs en pierres et me suis arrêté. J'ai serré le frein à main. J'avais prévenu de ma venue impasse des cerisiers. Je n'avais pas prévu le soleil, le danger, la chaleur dénuée de toute ombre, de la moindre présence de cerisier.

Peu importe, on a trouvé. On s'est trouvés, ces enfants-là et moi et les histoires. Mon corps a dit ce qui avait été écrit par d'autres. Il s'est levé, a agité ses bras et j'ai lu. Ils ont sauté avec moi, à ma suite, dans les histoires. Sans peur de se noyer (la confiance je disais). Ils ont applaudi la littérature avec leurs yeux oraux. Ces enfants voyageurs n'ont rien à voir avec les livres, avec la lecture, cette science de sédentaires. Eux ils voyagent. Ils sont nomades dans leurs enfances. Mais les histoires c'est irrésistible. Tous les enfants le savent. Qu'elles sortent des livres ou de la bouche du prochain, c'est là qu'est la vie. C'est grâce à elles qu'on grandit. C'est peut-être d'ailleurs ce que trop adulte on a désappris?

Nicolas Dublé

Indésirables



Du septième art...

Sûr, on a parfois du mal à s'y retrouver dans toutes ces appellations : Roms, Tsiganes, Manouches, Gitans, Bohémiens... Nomades, sédentaires? Européens, non Européens? Divers, cela est certain. Ce qui est sûr aussi c'est qu'ils sont le plus souvent « indésirables » comme le chante si bien Michèle Bernard. L'actualité nous le dit sans cesse, insupportable.

Histoire trouée. Samudaripen, le génocide des Roms, qui connaît? C'est ce vide qu'avait voulu combler Tony Gatlif lorsqu'il réalisa *Liberté*.

L'avez-vous vu? Impossible à oublier, ces premières images, vent, barbelés, bâtiment d'un camp, les barbelés vibrant comme les cordes d'une

guitare, au son de la musique. L'histoire : un groupe de Gitans venu pour les vendanges. La guerre. Le décret du régime de Vichy interdisant le nomadisme, un vétérinaire et une institutrice qui s'efforcent de les protéger. Oh ce Taloche bouleversant si bien incarné par James Thiérée, (petit-fils de Charlie Chaplin) absolument magnifique de sensualité, de sauvagerie, de liberté! Lorsqu'on le voit, facétieux, dérober le tampon qui doit être apposé sur les carnets anthropométriques et se tatouer les fesses, on pense aux matricules qui seront tatoués sur l'avant-bras des déportés. Lorsqu'il reçut le prix du 33^e festival des films du monde en 2009 pour son film Toni Gatlif eut ces paroles : « *On leur a volé leur histoire, on leur a volé leurs martyrs, on leur a volé leur génocide et c'est cette histoire-là qu'on veut essayer de mettre au jour. Ce prix-là, messieurs les jurés, c'est une lumière, c'est comme une bougie qui s'éclaire dans un trou noir, le trou de l'histoire de France et d'Europe sur les Tsiganes* ».

... à la littérature

Quelques écrivains comme Alexandre Romanes ou avant lui Matéo Maximoff dont je n'ai lu aucun ouvrage. Certains auteurs « gadjé » dont Claudie Gallay. Il y a le titre d'abord, « *Mon amour, ma vie* ». Il y a l'illustration : un enfant dont on hésite à dire s'il est en lévitation, jonglant avec des... balles, balles semblables à de petites lunes, un peu sanglantes peut-être, ou s'il écarte les bras en s'élançant dans le vide. Quelle que serait votre interprétation, elle serait plausible. Dès les premières pages, ça grince, ça fait mal, c'est violent. Nous sommes près du périphérique, près des rails. La mer n'est pas loin, et Dan rêve de la voir.

C'est un livre qui brûle. L'auteure a choisi de donner la parole à Dan. L'enfant raconte en une langue nue un naufrage. Cinq adultes. Un enfant. Une guenon. Et les tigres. Petit cirque échoué.

Mam', si belle, qui parfois, rarement, serre Dan et lui murmure ces mots Mon amour ma vie. Des mots oui, mais... Le père *Pa' c'est un voleur, c'est mam' qui le dit [...]* *Pa' a un revolver. Un beretta.*

L'oncle Sam son talent, son génie, trouver de la nourriture dans des endroits où il n'y en a pas [...] il fait dans la combine honnête.

Dans la caravane de Chicot, il y a la radio. Le jour de la tempête, tout le monde a couru, pour se serrer là. Mais la radio s'est éteinte, un pylône est tombé. Impossible de sortir les caravanes, les camions; la voiture seulement. *Si encore on s'était mis côté mer.*

Petites phrases toutes simples, incisives, percutantes. Mots coupants, tranchants, comme les pierres que Dan transportera dans ses poches après que l'Oncle Jo...

L'oncle Jo est le poète, l'oncle Jo joue du saxo. *Avec le saxo, il sent le feu de la terre lui remonter dans le ventre.*

L'enfant dit, petit à petit, le déclin du clan, les adultes toujours un peu plus cassés. Lui résiste. Il essaie de. Et s'accroche à son rêve de mer, à sa guenon, à Zaza. Cette résistance donne la force et la lumière de ce récit loin de toute complaisance et nous scotche à la lecture. Scènes parfois insupportables, et que la simplicité des mots d'enfant alignés pour les dire rend encore plus terribles. D'autres, très belles ouvrent un espace plus tendre, permettent une pause.

Refermant le livre, le cœur serré, me reste cependant une image, une chanson aussi par ricochet. Image de ce grand oiseau blanc, demeuré quelque temps auprès d'eux, qui l'ont nourri, soigné. *Devant le soleil, il y a l'oiseau [...] il s'approche, il met son vol à portée de ma main [...] Toute l'intelligence des oiseaux de passage. Leur force de vie [...] je tends la main...*

Elisa Mannolo

Claudie Gallay, *Mon amour, ma vie*, 2002, Babel.



AHMED KALOUAZ Des bleus à l'âme



Un ado parle à son père. Il n'en peut plus de cette absence, depuis qu'il a tourné les talons et *pris le vent dans le dos. Ni au revoir ni adieu.* Il parle pour éviter ce silence dont le père avait fini par s'entourer quand le voyage fut fini. Le voyage, la roulotte, l'errance et toute la vie qui allait avec pour *les fils du vent, ceux que l'on n'attache pas.* Le deux-pièces de la cité HLM a eu raison de tant de renoncements. Il est parti Dieu seul sait où retrouver le vent et la route, et la chaude fraternité des gens du voyage. *Car les Manouches n'existent pas seuls.*

Le fils tutoie son père. Il évoque toute cette chaleur passée qui les fit si proches, mille anecdotes qui sont à la fois les points de repère que nous avons sur la vie de ces gens-là et d'autres plus personnels, plus intimes, comme les fers à cheval déposés sur la tombe du grand-père. S'il le fait, c'est que son père n'a jamais su que les mots parlés du romani et du mauvais français, et pas ceux que l'on écrit. Mais lui, le fils, il a eu cette chance inouïe de voir un jour débouler sur le campement le camion-école et *comme le mot rire, le mot lire est entré en nous.* Avant, il y avait eu ce carton de livres trouvé dans un champ. Il déchiffre comme il peut, à l'aveugle. *Avant je disais copo pour tresse, chimlo pour sourcil ou blindo pour aveugle. Avec les livres trouvés, j'ai d'abord déchiffré des groupes de mots, des bouts de phrases. Il m'a fallu longtemps*

avant que j'y trouve du sens. Et puis ce gadjo est arrivé, *on ne savait même pas d'où il sortait, ni qui l'avait envoyé,* et il a grimpé dans sa caverne de papier.

À quoi lui servent les mots puisque son père est quand même parti? reparti *au temps des chevaux?* Il sait, il a compris que *comme les hommes, les mots sont faits pour voyager.* Alors forcément un jour ses mots et son père se rencontreront et, ce jour-là, son père n'aura rien à dire. Juste à pousser la porte du petit deux-pièces et à poser la tête sur le ventre de sa mère. *L'amour se donne avec tendresse, se donne avec violence. Il fait des bleus dans tous les cas.*

Dans ce très court texte (45000 signes, bien moins que ce numéro des *Années*), je retrouve Ahmed Kalouaz tel qu'en lui-même: volubile, tendre, souriant, persuasif, plein d'élan. Simple à en désarmer la syntaxe. D'un lyrisme réservé. Je retrouve son sens de la narration: une idée en entraîne une autre mais il sait où il nous mène: à l'évidence que toute vie a le droit d'être vécue. Que toute vie a le droit d'être belle, et celles-ci particulièrement qui risquent tout pour préserver leur liberté, n'en déplaie à la clique politicienne qui – pour un temps (j'allais écrire de Guéant à Valls mais je n'ai pas osé) – régente et expulse en gardant bonne conscience. Mais ce serait trop d'écrire cela: Ahmed Kalouaz, ses insurrections sont intérieures. Comme le père devant la charge des uniformes, il allume une cigarette, serre les poings au fond des poches: Michto, michto, ça va...

Rémi Lehallier

Si j'avais des ailes, Ahmed Kalouaz, Actes Sud.





Constellation de l'ange bleu

Fumée de cigarette
comme une voie lactée
bleue
bleutée, bleuâtre
virant vers le

très pâle et le
languissant,
le blues
vaporeux.

« Constellations » – Texte : Hugues Moussy – Peinture : Hervé Gouzerh

EFFET MYTHE

– Mais, Basileus, ne se sont-ils jamais communiés ?

– C'est évident, Léagros. Du moins pas dans cette dimension.

Un sourire, de ses yeux seulement, fit passer la gravité suscitée par la question naïve du jeune homme.

– Va, Léagros. Votre attirance est superbe, mais elle empêche les citoyens de se consacrer aux œuvres ; et toi, de faire preuve d'intelligence.

D'un pas délié, Léagros, disciple d'Agapios, traversa athlétiquement l'espace blanc. En diagonale, sa foulée solide déchira les deux hologrammes : sur la gauche, assis sur un banc, Serge Gainsbourg articulait « Mon Légionnaire ». À droite, Véronique Sanson lui répondait, implorant depuis son piano : « Comme je l'imagine ».

« *Chaleureux et féconds, coupe et taureau s'unissent* » s'amusa le Basileus. Déjà, l'éphèbe puissant enlevait la fille dans les jardins jouxtant la galerie. Blonde, elle offrait un complément insultant de perfection au métissage de terre rouge et brûlée de Léagros. Un court instant, des sourires entendus s'échangèrent dans l'assistance. Le chuchotement commun reprit alors, centré sur le dialogue des deux œuvres. Les guides du Musée archéologique interdimensionnel susurraient à loisir des indices de réponse aux visiteurs déconcentrés. Bien qu'Agapios, en sa qualité, n'en eût pas besoin, il prit plaisir à entendre au passage quelques mots flottant dans l'ambiance feutrée :

œuvre primitive d'un moyen âge retardé... victimes bimillénaires des messies monothéistes... presque expression de liberté chimiquée...

Il sourit franchement. Un autre Basileus également. La dimension d'où était tirée l'œuvre qu'ils contemplaient était si proche de la leur. La plus proche possible : quatre mille ans auparavant, seul l'immense brasier du mont Sinaï les séparait de cet espace temps.

C'est étrange, pensa-t-il. Ces deux chanteurs opposés l'un à l'autre semblent se chercher ; ils se complètent pourtant merveilleusement... La vérité révélée dans leur monde les unit autant qu'elle les oppose, toutefois. « Ne se sont-ils jamais communiés ? » Il regretta un bref instant sa réponse ; « Ils ne se sont pas, Léagros, ils ont » à l'évidence, la rhétorique eût été plus claire. Moins cassante.

Le maître qu'il était aurait-il cédé si facilement à une pulsion vaniteuse ? Qu'aurait-il pensé d'un tel Basileus enseignant ainsi à l'un de ses nombreux fils ? Après tout, à l'instant même où cette idée l'aiguillonnait, le disciple devait sentir naître en lui ce petit éclat de révélation. Les vérités les plus éclairantes se vivent davantage qu'elles ne s'entendent.

Au même âge, Agapios avait appris de ses maîtres le pouvoir dévastateur du dogmatisme dans les autres mondes probables. L'avènement de la morale, la divinisation des prophètes, et les millénaires d'obscurantisme guerrier induits dans certains univers parallèles. Il n'existait pas ici une vérité témoinnée par un seul, mais la recherche permanente de la sienne par chacun. Aussi Gaïa s'organisait autour de l'éthique des hommes, et non pas autour d'une loi morale édictée : au moment de la révélation, le buisson ardent avait déjà brûlé comme tous les arbres autour de lui.

– Ton disciple intègre vite la destruction que se sont infligée ces deux artistes, Agapios.

L'autre Basileus l'interpellait sereinement, presque neutre.

– Craignais-tu pour la qualité des mes enseignements ?

– Chacun sait qu'ils sont justes ; mais le doute n'est il pas fécond ?

Sur un sourire énigmatique, l'homme disparut promptement parmi les autres visiteurs.

« *En nos lèvres violines glissent les gouttes du vin.* » Ce deuxième vers de la litanie de l'homme libre foudroya Agapios. Il n'avait qu'entraperçu l'exil du second Basileus hors de son champ visuel. L'éclair nacré de sa bouche étrangère. Ses lèvres charnues certainement bien trop vulgaires chez une amante sublimaient pourtant le visage de l'homme, et, serties d'un bouc très court et dru, semblaient tacher de fausse honte un désir pulpeux.

Par réflexe, Il mordit franchement le clou de girofle qu'il suçotait jusqu'alors. Subtilité d'opposition d'un suc teinté de mort rappelant le cyanure mêlé à un parfum délicat de rose orientale : l'épice savait transcender une simple crispation involontaire en alerte polymorphe. Aussi tout le corps d'Agapios fut prêt, lorsqu'il sentit le citoyen derrière lui entraver son torse d'un bras résolument ferme.

– Je...

L'acte était maintenant inévitable, mais la protestation d'Agapios marquait le seuil à franchir : de stature équivalente, il ne pouvait céder si facilement à l'autre, bien qu'il eût pris l'initiative.

– Moi aussi.

Ainsi les Basilei étaient-ils reconnus : l'élite des citoyens savaient se rendre maîtres de leurs passions, ou leur céder au juste moment. Exemplaires, ils ne connaissaient pas la honte de leur condition ni de leurs désirs ; leur humanité était à l'origine de leur rang, mais aussi de la paix. Il choisit donc l'abdication publique en tournant seulement la tête vers l'agresseur. Croquant l'achever d'un regard de domination, celui-ci fut heureusement surpris du retournement complet d'Agapios qui les confronta ; enfin. Assumé, il prit finalement l'initiative. Baiser profond, magnifiquement interprété, avec un plaisir éclatant. Il ne manquait... Cela vint juste à la fin, lorsqu'Agapios se retirait : remontant des jardins et emplissant la galerie marmoréenne, la déferlante profonde du plaisir de Léagros. Les soupirs de la blonde, zéphirs apaisants.

– À point nommé, Agapios. Je m'en serais voulu de laisser mourir seul ce tonnerre d'été.

– « *Les profanes s'enivrent ignorant que demain...* »

– « *... Leur vision éphémère quittera ce calice.* »

Le second Basileus baissa les yeux, conscient que ce dialogue était de trop.

Les citoyens, effacés devant cette beauté d'un instant, applaudirent généreusement. Se tournant le dos, immobiles, les deux maîtres abandonnaient leurs corps à l'acclamation. L'un les yeux vers le sol, l'autre vers le jardin, il était de leur devoir qu'on honorât la condition d'humanité plutôt que leurs propres personnes.

Léagros revint innocent :

– Basileus, pourquoi l'exposition s'intitule-t-elle « effet papillon » ?

– « *Leur volonté d'insecte stoppe déjà leurs mains*

Empêchant de creuser le tombeau de leurs vices :

Hommes libres nous sommes les temples de demain. »

Ils quittèrent les lieux sous le soleil franc.

Clément Stengel

MATHIEU VALBUENA

Bilinski, chargé de l'administration du club à Marseille, avait refusé de tenir compte de l'avertissement du commissaire divisionnaire de Lyon, Jovan Jovanovic, affirmant qu'un guet-apens était en préparation. Du côté du ministre de l'Intérieur, le pointilleux Emmanuel Valls, l'ordre avait été donné de ne pas rendre les honneurs aux joueurs phocéens (et donc de retirer la troupe – dix mille hommes – de l'aire d'autoroute de Bollène), au motif que le club n'était pas en tête de la ligue 1. Si bien que joueurs et supporters furent privés d'une protection militaire efficace. Un premier attentat eut lieu sur le parcours menant à la boutique Shell: par un réflexe adéquat, Michel Tonini repoussa un molotov lancé par un Lyonnais. Mais un autre activiste de l'OL, Gavrilo Princip, qui, après ce premier guet-apens manqué, avait pourtant renoncé à accomplir son forfait, se trouvant à portée de Mathieu Valbuena, lui asséna un coup de batte de baseball sur le crâne. Valbuena rendit la vie sous la pompe diesel n°3, sans qu'un pompier puisse intervenir. Interrogé, Paco Rabanne voit à ce drame de lourdes conséquences à partir d'août 2014. D'ici là, les funérailles nationales de Valbuena auront lieu le mercredi 5 juin à Bruges en Gironde, en présence du président Hollande.

Jean-Louis Rambour

dico 2013

« **La pluie et le Bottin** » : traversée de longues journées ennuyeuses, entre lecture d'annuaire et attente d'éclaircie. (L'expression aurait pu naître au travers du Dr Bernard Rieux et sa tentation de lire le Chaix dans un hall de gare afin de ressentir pleinement le poids du temps qui passe – Albert Camus dans *La Peste*).

« **La pluie et le bocal** » : dans l'expression « faire la pluie et le bocal » signifie qu'on cherche à s'assurer que le pluviomètre se remplit convenablement. (S'emploie également au figuré : « Charlus faisait depuis longtemps déjà la pluie et le bocal » – Marcel Proust, *Sodome & Gomorrhe*).

Le Petit Lalet illustré 2013

JEAN-HONORÉ FRAGONARD (1732-1806)



Le billet doux

« *Tire-toi d'affaire comme tu pourras, m'a dit la nature en me poussant à la vie.* » Réponse de Fragonard à un ami.

Où en sommes-nous? Que souhaitons-nous? Qu'on nous laisse tranquilles, que nous puissions vérifier par l'acte? Fermez la porte, à double tour. Un aparté vif s'engage, on va vous montrer la merveille. N'en parlez pas, à personne, ce sera notre secret. Je l'aperçois Fragonard, parallèle, libre. Un peintre disons profond. Oui, le dix-huitième siècle, revenons-y. Encore? À nouveau? Sans hésiter, l'aiguille magnétique revient d'elle-même, pas de faux Nord. Il a existé, retrouvons-le, c'est possible: un paradis, sans le classique couple Adam et Ève malhabile avec leur serpent fatal, assurer la croyance, un commencement, bon. Un paradis peuplé, fourmillant, ombragé, moments privilégiés et réels. Qu'est-ce qui a eu lieu? Ceci: dessins, tableaux.

Le pinceau, le crayon, le lieu, la formule. Un poète passe, plus tard. Illuminations? « J'ai embrassé l'aube de l'été. » « À vendre les corps, les voix, l'immense opulence inquestionnable, ce qu'on ne vendra jamais. » « Au réveil il était midi. » Rimbaud. Fragonard décide de nous offrir un florilège. Place au désir. Enfin savoir ce que l'on peut faire avec le corps humain? Sans l'asservir, ni le torturer, ni le contraindre à travailler selon des codes de masse. Obstination particulière, saisir au vol, signer Frago. (Grasse, ville de Fragonard, capitale des parfums.) Jean-Honoré Fragonard. Sa biographie le laisse deviner, c'est l'un des hommes les plus libres de son temps, pensons à Manet, Rodin ou Picasso. On a voulu le faire disparaître, il est là: La Fête à Saint-Cloud, toile principale, est maintenant dans les appartements de la Banque de France. Une autre phrase de lui « Je peindrais avec mon cul ». Et cette confiance magnifique, sociétés libertines secrètes, La Société du moment, L'Ordre de la Félicité, si on sait le moment trouvé que Les Hasards heureux de l'escarpolette, (refusé par le Louvre en 1859, désormais à la Wallace Collection de Londres), une commande, un autre peintre plus soucieux de respectabilité refusa de le commettre. Les Goncourt annoncent la mode du séjour en Provence, accumulation de mots pour Frago: « lauriers, orangers, citronniers, grenadiers, amandiers, cédratiers, arbousiers, myrtes, bergamotiers... Et les fleurs: tulipes, œillets, roses... Et les plantes: thym, romarin, sauge, menthe, nard, lavande... Les roseaux... Grasse des odeurs, des sucres, de la parfumerie. » « Fragonard était le fils d'un marchand drapier, les étoffes n'ont pas de secret pour lui. » Coton, velours, soie, dentelle, taffetas, satin, brocarts... Draps, chemises. Rideaux? Tentures, édredons, traversins, matelas, oreillers, mouchoirs... Sommeil à l'éveil ou sommeil nu... Et ce rendez-vous, nous y sommes, vous êtes amoureux? Éternellement, *La guerre du goût?* Allez à Fragonard, bonheur, regardez *Le billet doux*. *Le verrou*. Peinture, littérature, plaisirs.

Dominique Navet

L'hirondelle trisse, c'est ainsi. Il y a des oiseaux qui coucoulent, chuintent, zinzinent ou caracolent mais quand l'hirondelle donne de la voix, c'est pour trisser. Un peu comme l'artiste très applaudi qui trisse son grand succès après l'avoir bissé. Ce 28 avril, en l'abbatiale de Ham, le baryton Philippe Barret s'apprête à chanter Amarilli de Giulio Caccini. Et la suite du programme indique Händel, Franck, Bach etc. Du beau monde. Il fait froid dans l'église. Mois d'avril pourri où l'hiver n'en finit pas de jouer les prolongations. La musique va nous désengourdir, on l'espère. Belle voix que celle de Philippe Barret, dès la première note. On n'a pas affaire à un amateur : lauréat du concours international de Toulouse, le monsieur a des références. «Amarilli, mia bella / Non credi, o del mio cor...» Soudain, sur «mio cor», une hirondelle se met à trisser, à bruyamment trisser, là-haut sous la voûte de la nef, trisser de tout son cœur à elle, réveillée par cette déclaration d'amour. Son nid est au sommet d'un pilier du transept et le curé de Ham n'a jamais eu ni l'envie ni les moyens de le déloger. Or, ce 28 avril, l'hirondelle de la collégiale a enfin fait son retour, malgré le printemps glacial, et elle en profite pour faire comprendre à tous qu'elle aime cette mélodie de Caccini. «...dolce desio, / D'esser tu l'amor moi...» : le baryton poursuit son chant mais on remarque que son regard est distrait par le vol de l'oiseau. Pendant quelques secondes, il essaie de fixer cette chose volante qui le concurrence. Peut-être même hésite-t-il à s'arrêter, à demander à l'organiste de reprendre au début, mais non, il enchaîne :

«...Credilo pur, e se timor t'assale, / Prendi questo mio strale...», et l'hirondelle enchaîne elle aussi. À coup sûr, la veille, elle n'était pas là pour la répétition. On l'avait oubliée et les écharpes, les bonnets, les gants avaient totalement éloigné le concept de printemps. L'oiseau, lui, s'en souvenait. Si bien qu'il a même pu croire qu'on fêtait son retour en lui offrant un public et un chant de bienvenue. «Aprimi il petto e vedrai scritto in core...» : il continue de trisser et se déchaîne sur le dernier vers, là où l'amant répète par trois fois le nom de l'amante, avec, sur la voyelle [i], des modulations tout à fait angéliques. «Amarilli, Amarilli, Amarilli è il mio amore.» Puis en trois coups d'aile, l'hirondelle retourne à son nid et se tait. Quand Philippe Barret en a terminé lui aussi, tout le public regarde le haut du pilier du transept et ignore le baryton. Les applaudissements mettent quelques secondes à venir et on ne sait pas très bien qui ils récompensent. La suite du programme est admirablement chantée : le «Panis angelicus» de Franck sent à l'envi l'encens des offices d'autrefois et le «Ombra mai fu» de Händel respire la fraîcheur de l'arbre auquel est adressée cette déclaration d'amour. Très belle performance. Et quand Philippe Barret choisit de bisser avec l'Amarilli de Caccini, personne ne s'étonne de voir ressortir de son nid et d'à nouveau entendre trisser l'hirondelle du transept.

Jean-Louis Rambour



Gérard Barret

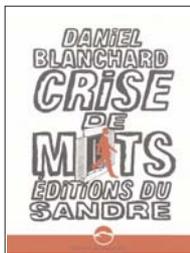
DANIEL BLANCHARD
CRISE DE MOTS

«Ce que parler veut dire.» Parler et vouloir dire.
«Qu'est-ce que parler veut dire?»

Quatre textes. *Crise de mots* donne le titre, tu nous fais part de ton désarroi, le discours, cohérent, pertinent, assembleur d'idées rencontre un vide, malgré l'aventure collective : Socialisme ou Barbarie. (<http://bataillesocialiste.wordpress.com/revues/socialisme-ou-barbarie-1949-1965/>) Ce groupe a existé de 1949 à 1967, une poignée de militants, définir l'action révolutionnaire, les noms : Cornelius Castoriadis et Claude Lefort, les principaux animateurs. Comprendre. PCI, IV^e Internationale, nature du régime soviétique. S'agissait-il d'un «État ouvrier?» 1960, la société capitaliste n'a plus grand-chose à voir avec les analyses de Marx. Les raisons de ton départ? Ennui, détresse. Mais huit ans plus tôt, l'insurrection hongroise écrasée par des chars russes, l'aventure passionnée, les Conseils ouvriers en Hongrie, fièvre de découvertes, confrontations, «faire de la politique». «Dénoncer une vie quotidienne aliénée – à la marchandise, à l'instrumentalité, aux faux-semblants...» Crise de contact avec le réel, un discours pur, rupture pour une reprise de contacts avec les mots. Mai 1968, la prise de la parole, le fait de tous. Surgissement. Je te remercie Daniel de penser à la poésie, si, si. Trente pages : **À propos de ce que fait la poésie** – tu vis «l'exercice de la poésie comme vital» pour toi. L'exercice intime de la liberté. Comment la poésie agit sur le langage, ce que fait le poème, il fait ce qu'il dit, la poésie manifeste, agit, travaille, elle œuvre «dans la mémoire et le langage». Suite : **Imposture**. Tu nous

abordes, détour par la campagne avec cette anecdote de la pelle douce comme le prononce le grand Georges; usage sémantique, paysan ou agriculteur, pelle douce ou ergonomique, connotations sociales, historiques, langue commune ou code. «Mais ce double langage nous en adoptons, spontanément ou non, la pratique, à quelque milieu que nous appartenions.» Quatre-vingt-six pages. La dimension symbolique du langage. Tu insistes sur un risque, celui de laisser le code parler à notre place, «franchies les limites de l'intimité, c'est dans un espace social en proie à l'égarément, pour ne pas dire à l'étrangement, que circule la parole: à qui est-ce que je parle, qui parle à partir de moi, qui me parle, etc.?» Tandis qu'on s'impose de fonctionner comme des machines alors que l'homme est né imparfait devant la machine. **Dead – end?** Impasse? Retour historique, Shoah, refoulement violent de cette Société, refus de voir son inhumanité au miroir d'Auschwitz, Seconde Guerre mondiale, destruction des villes, Dresde, Hiroshima. Usine moderne, où trouver son humanité? Quand les vestiaires disparaissent. Le futur. Le mot Avenir a presque disparu, porté par des attentes, de l'espoir. «Il s'adresse à *vous autres*, qui êtes, que vous le vouliez ou non, partie prenante de *nous autres*.»

Dominique Navet



Crise de mots,
Daniel Blanchard,
éd. du Sandre
16€

MARIE-HÉLÈNE LAFON CRISE DE MOTS

Dans *Les Années* n° 26, une note de lecture présente *La rivière*, d'Annie Saumon aux éditions du Chemin de fer. Les réserves faites dans cet article au sujet de la présentation d'une nouvelle de Marie-Hélène Lafon, *Gordana*, suscitent pour nous le désir d'en approfondir ensemble la lecture.

M.H. Lafon, c'est c'abord un lexique: oblation, rogue, orbe, rogatons, matutinal. Des expressions: *sourire dégoupillé, un rire sexuel, des seins qui n'ont aucun respect, aucune éducation* pour dire toute la sensualité de *Gordana*. Et ce *ludion lippu* de Mick Jagger qu'elle arbore sur ses pulls somnaires. On sait comme elle travaille cela, suffit d'avoir lu *Album*. Cette manière d'écrire sur *les belles paroles lourdes des sempiternelles chansons des supermarchés qui disent au plus juste les amours naissantes ou usées, les vouloirs, les attentes muettes ou déçues ou comblées, l'ardeur des commencements, les goûts de fer des trahisons, et l'usure molle des sentiments*. Quelle concision! Les mots coulent et font sirop avec les odeurs de fruits, de pain industriel, de produits ménagers. Et puis ce regard vorace qui dépèce avec tendresse, avec gourmandise, qui s'installe dans une vie autre. Qui invente. *J'ai l'œil, je n'oublie rien. Ce que j'ai oublié, je l'invente*. Et cette manière bien à elle de passer d'un personnage à l'autre, cinématographique: zoom avant vers la main de celui qui aurait voulu être chirurgien, Karim, son amant; zoom arrière, c'est la main du client, le suppliant silencieux de onze heures dix le vendredi, caisse quatre, celle de *Gordana*, superbe d'offensante, d'humili-

ante indifférence. Car elle se livre, la narratrice, Jeanne, un prénom de vieille quand ses amies se nommaient Christine, Nicole ou Dominique. Son goût des chiffres, du calcul mental. La compta, contre toute attente. Treize ans de vie commune avec lui, Karim. Depuis? Rien, sans doute ou peu, la soixantaine: *La retraite, c'est une question de discipline*, une vie par procuration. Celle – supposée – de la caissière, du client du vendredi.

Prétendre illustrer un récit de M.H. Lafon? On est aux limites de l'absurde, tant elle sait faire apparaître naître éclore dans nos imaginaires conjugués au sien les images nécessaires. À moins de plonger dans l'abstraction, les couleurs qui suggèrent, épousent la sensualité, la patience, la rugosité, la violence retenue, la beauté. Malgré le talent évident de Nihâl Martli, la figuration peut contrarier l'imaginaire. À quelques exceptions près comme cette cliente de dos qui ressemble à s'y méprendre à l'auteure.

Le récit ne s'éteint pas, le voici suspendu à l'employée de la caisse quatre. Qui se lève brusquement et que nous découvrons stupéfaits, abasourdis, incrédules. Lorsqu'elle se rassoit après avoir failli libérer l'énergie contenue, menaçante, avec la fougue, la violence, la démesure d'une rupture de barrage, nous nous sentons devenir gauches, tellement gauches. Au-delà de quelques mots, de deux photos tombées de son portefeuille, entrevues, radiographiées pour ne rien oublier, nous ne savions presque rien de *Gordana*. Farouche, indomptable, butée...

Nous la découvrons brutalement sous un angle différent, croyons percer un secret jusqu'ici bien dissimulé. C'est tout

le talent de M.H. Lafon qui attend les dernières lignes de sa nouvelle pour ouvrir des perspectives insoupçonnées, donnant ainsi au lecteur, leurré depuis le début, la possibilité de la réécrire à l'aune de ces dernières lignes.

Dominique Cornet, Aline Salomon

Marie-Hélène Lafon, *Gordana*, éditions du Chemin de fer

ERIK ORSENNA UN CHEMIN SEMÉ D'ÉPINES!

Lire est une gourmandise d'encre, de ronflement des machines, de cliquetis des pinces, de claquement du papier et dominant tout, d'une odeur... Ouvrir un livre est toujours pour moi ouvrir en même temps la porte d'un atelier. J'aime les livres en raison aussi de ceux qui les façonnent. Alors c'est avec un vrai appétit que j'ai ouvert le récit d'une enquête d'Erik Orsenna, *Sur la route du papier*.

Merveille d'écriture, d'ironie, d'érudition assumée et discrète, d'anecdotes tombant à pic... Un pur régal! Une belle fête de l'esprit... pendant cent cinquante pages. Et ensuite? Où était-il, Orsenna, tandis que s'écrivaient la suite et la fin de ce périple qui s'enlise dans le banal, le convenu, le mal fichu, le pas écrit! Sans doute est-il débordé par ses nombreux élans, Orsenna! Par ses départs précipités vers des aventures qu'il a mille fois raison de vouloir vivre. Mais pendant ce temps, il semble bien qu'il n'ait plus le temps de se pencher sur ses premiers jets, ou bien pas le temps de lire ce que d'éventuels auxiliaires auraient écrit à sa place!

Je lui fais crédit d'être pleinement engagé dans ces cent cinquante premiè-

res pages, qui donnent à entendre toutes les immenses qualités d'écrivain de cet homme. Quant au reste?

Un conseil de lecture? Prenez ce brouillon entre vos deux mains, déchirez-le par le milieu, donnez tout de suite la fin à recycler. Faisant cela vous rendrez service à l'idée que l'on se fait de l'écologie et vous éviterez le risque plus grand encore de recevoir ce trop lourd pavé sur les pieds!

Michel Lalet

Sur la route du papier, Erik Orsenna, Stock, 2012

FRÉDÉRIC DARD UNE VIE EN VRAC SUR UNE FEUILLE BLANCHE

Dans un épais roman de 84, signé San Antonio (le pseudo grâce auquel il fut connu pour ses polars irrévérencieux et désinvoltes), Frédéric Dard évoque avec une justesse rare ces étranges relations que le romancier entretient avec sa propre vie. Il choisit de parler à la première personne de son quotidien, qu'il situe où il vit: en Suisse, à Gstaad. Il imagine un roman à partir de la photo d'un petit garçon vêtu de blanc, posant farouchement, mains sur les hanches, devant la silhouette sombre de sa mère. Mais la vie continue: Melancolia, sa femme, pour laquelle son désir n'est pas éteint; sa belle-mère, une foldingue uniquement préoccupée de baiser encore à son âge. Melancolia a une fille, treize ans, pour laquelle il n'éprouve qu'une lointaine affection. Ses romans se vendent à tour de bras et il est à la tête d'une belle fortune. C'est alors qu'un acteur raté et un

comparsa traîne-la-savate enlèvent sa belle-fille pour en tirer une belle rançon.

Or, page 131, Dard note: *C'est à ce point précis de mon livre que ma propre fille a été kidnappée!* Là on quitte précipitamment le roman pour être jeté, groggy, dans la «vraie vie». Car la fille de Dard a réellement été enlevée, séquestrée et échangée contre rançon. Elle est libérée.

Le romancier met des mois avant de terminer son roman qui n'en est alors pas à la moitié. La fin qu'il imagine est d'un tragique absolu. Sa femme décède brutalement et sa belle-fille préférera aller vivre avec sa grand-mère que de rester avec un père incapable de faire ce dont elle a eu, elle, le courage: se venger de ses agresseurs. Et, quand le taxi l'em-mène, à la toute dernière page, le romancier qui court derrière la voiture est redevenu le petit garçon de la photo, affligé d'un bras gauche inerte...

Belle réflexion sur le rôle de l'écriture. S'en dégagent des sentiments complexes. Bien sûr écrire, ce n'est pas vivre et la seule chose qui vaille c'est la vie. Rien ne vaut la vie, l'écriture est brusquement ramenée à sa véritable place: un boulot. Mais d'où tirer la matière romanesque, sinon de sa propre vie? Pourquoi alors inventer autre chose que ce qui fut réellement? Parce que les personnages écrits dictent leur loi, tissent leur réseau de mots dans lequel s'emprisonne la langue, lexicque et syntaxe.

Et puis, en imaginant le pire, Frédéric Dard nous rappelle que l'une des vertus de l'écriture est d'exorciser nos peurs.

Roger Wallet

Frédéric Dard, *Faut-il tuer les petits garçons qui ont les mains sur les hanches?*, Fleuve noir

PHILADELPHIE

Depuis 1848, les mots « Liberté, égalité, fraternité » sont gravés sur le fronton de nos édifices publics¹. Cette imbrication conceptuelle des trois notions précède largement leur institution sous forme de devise. Alors que les notions de liberté et d'égalité conduisent à des mesures juridiques sur les droits et les devoirs de tout citoyen, la fraternité est d'un tout autre ordre. C'est elle qui fonde en quelque sorte les deux autres². Marianne est la mère de nombreux fils et filles issus de bien de pères différents mais on sait, depuis Abel et Caïn, que la fraternité est difficile à envisager.

La fraternité est vague, indéfinie, donc indéfinissable ; un idéal certes, mais qui résiste à s'incarner. Si le binôme Liberté-égalité, relayé par les Philosophes, est revendiqué par John Locke dès 1690 dans son *Traité du gouvernement civil*, le principe de fraternité transparait à travers la franc-maçonnerie que côtoient les Encyclopédistes. De fait, la fraternité est perçue comme un héritage du christianisme. Les Loges, bien que leur démarche se fût établie sur la Raison, se gardèrent bien de l'exclure. Pour ces déistes en quête d'équilibre entre passion et raison, Dieu n'ayant point besoin d'exister pour être, pourquoi ne pas reprendre la parole chrétienne « *Si tu aimes Dieu et que tu n'aimes pas ton frère, tu es un menteur...* » ?

Brissot, dans ses harangues au moment de la Terreur, la rejette sans ménagement. « *Citoyens, nous travaillons ensemble pour le bonheur du Peuple mais nous ne sommes pas frères, il n'y a que des frères dans l'Évangile et nous n'avons pas à nous réclamer de l'Évangile...* » Chez Rousseau qui inspire Robespierre, elle est incluse dans le *Contrat social*. Elle est une foi civique qui réunit les citoyens³.

Pères et fils sont tous frères en République. La Révolution française n'a pas pensé les

sœurs politiques. Par contre, elle a pensé les mères républicaines, signe d'une division des sphères domestique et politique. L'exclusion des sœurs de la fraternité jusqu'en 1946 n'est donc pas fortuite. La place ambiguë des femmes dans les fêtes fraternelles, les démonstrations de la fraternité civique et les commémorations, sont éloquentes sur ce point. C'est dire une fois encore que la mixité et l'inclusion réelle dans la fraternité auront été difficiles pour les femmes.

Devenir fraternel est un combat car, contrairement à la filiation, on ne naît pas frères, on le devient. La fraternité s'apprend à travers l'éducation et la formation et c'est précisément ce que disaient les rédacteurs de la Déclaration Universelle de 1948 dans le préambule de leur texte⁴.

Aujourd'hui, la fraternité est réduite à la citoyenneté, pire encore, faute de sincérité dans la pratique fraternelle ou par impératif moral, on lui préfère la compassion larmoyante ou la charité. On évacue facilement la fraternité au profit de la solidarité car par trop idéaliste ou trop religieuse. La solidarité vise simplement à atténuer, à corriger les inégalités et les injustices mais sans les remettre en cause. Or, il ne saurait y avoir de vraie solidarité sans philadelphie. La fraternité me parle d'abord de l'autre, de tous les autres et non plus simplement de moi... La fraternité fait signe vers une société réellement juste : égalité de droit et surtout de fait, au nom de la dignité de chaque être humain quel qu'il soit. Une société fraternelle est une société où les privilèges sont dissous. Si la fraternité comme catégorie politique a des chances d'advenir un jour c'est parce que, à la base, la société civile c'est-à-dire les hommes et les citoyens, décideront de prendre en charge des relations fondées sur des pratiques sociales, économiques et culturelles fraternelles.

Tant que les hommes ne cesseront d'en trahir le principe en privant les autres de liberté, d'égalité et de justice, il n'y aura pas de frères et de sœurs. On aimerait continuer à dire avec Bossuet que « *La masse totale du genre humain par des alternatives de calme et d'agitation, de biens et de maux marche toujours à pas lents, vers une perfection plus grande...* »

1. Il est toujours commode de sacraliser ou d'idolâtrer ce que nous ne voulons pas que la réalité questionne.

2. Edgar Morin l'exprime parfaitement : « *La liberté, on peut l'instituer. L'égalité, on peut l'imposer. Mais la fraternité, non. Elle ne peut venir que d'un sentiment vécu de solidarité et de responsabilité. Et pourtant, la fraternité est ce qui fait tenir le triptyque. La liberté seule tue l'égalité ; l'égalité imposée en principe unique tue la liberté. Seule la fraternité permet de maintenir la liberté tout en luttant contre les inégalités.* »

3. Pour Robespierre, les instruments permettant l'émancipation sont la fraternité et la terreur. La fraternité vise à faire en sorte que les individus adoptent spontanément l'intérêt général.

4. L'article 1 de ce texte rappelle l'impératif éthique majeur : « *Les hommes doivent agir les uns envers les autres*

revuelesannees.
blogspot.com /

Lettre bi-mensuelle publiée
avec le soutien de la revue *Incognita*
et des Éditions du Petit Véhicule,
à Nantes. *Les Années* sont en ligne sur
editionsdupetitvehicule.blogspot.com/

2013, Les années – Une publication bimensuelle de : Ciels en Picardie. Ont participé à ce numéro : Dominique Cornet, Nicolas Dublé, Audrey Gaillard, Hervé Gouzerh, Prisca Hazebrouck, Michel Lalet, Elisa Mannolo, Hugues Moussy, Dominique Navet, Jérôme Prévost, Jean-Louis Rambour, Aline Salomon, Clément Stengel, Roger Wallet.

Réactions et contributions attendues à :
cielsenpicardie@orange.fr